

Costa Brava et Minorité persécutée de Frits Bernard: des classiques ?

par Louis Geschenk

Plus d'un demi-siècle nous sépare de la rédaction en néerlandais de *Costa Brava* et de *Vervolgde Minderheid*, durant l'année 1958. Il importe de ne pas perdre de vue cette donnée chronologique si l'on veut s'épargner une certaine déception à la lecture des traductions françaises des deux romans de Frits Bernard. Situer les deux récits dans le temps est en effet nécessaire pour en rehausser l'intérêt : cela permet de saisir l'évolution des mœurs ainsi que la part qu'y a prise l'auteur, dans son pays. En outre, la traduction française de *Costa Brava*, parue en 1988, puis celle de *Vervolgde Minderheid*, parue en 1992 (sous le titre *Minorité persécutée*), se rattachent toutes deux à un épisode tragique et obscur de l'histoire des mœurs comme de la politique française, qui leur donne, indirectement, du piquant : l'affaire Doucé.

Pour ce qui est de leur valeur littéraire, je vais tâcher d'expliquer en quoi ces deux courts romans ne me paraissent pas tout à fait réussis — pas autant, en tout cas, qu'on aurait pu le souhaiter.

Les éditions et leur contexte

Frits Bernard avait, de toute évidence, déployé son effort narratif et pédagogique sur deux axes, en voulant faire comprendre au grand public la pédophilie (*Costa Brava*) et l'éphébophilie (*Minorité persécutée*). Que ces deux récits aient paru en néerlandais la même année (1960) et qu'ils aient ensuite été publiés en un seul volume en 1984, atteste de leur association dans l'esprit de l'auteur. Or, il en va différemment pour leurs traductions (en langues allemande, anglaise et française), qui ont donné une vie indépendante à chacun des deux titres. Si les dates des parutions en langue allemande se suivent (1979 pour *Costa Brava*, et 1980 pour *Vervolgde Minderheid*), elles sont distantes pour les autres (respectivement 1982 et 1989 en anglais ; 1988 et 1992 en français).

En France, le pasteur Joseph Doucé (1945-1990), fondateur du Centre du Christ libérateur, s'était fait, on le sait, le défenseur de minorités sexuelles — les pédophiles étaient parmi celles-ci —, minorités auxquelles

il apportait une aide psychologique et morale. Il organisait des réunions, multipliait les contacts, notait soigneusement, dans un fichier confidentiel, les patronymes, professions et — le cas échéant — orientation sexuelle de toutes les personnes qui lui rendaient visite. Comme il avait acquis une incontestable notoriété en raison notamment des cérémonies de bénédiction religieuse qu'il organisait pour les couples homosexuels — une nouveauté provocante à l'époque —, son fichier nominatif était très fourni. Il est certain que la présence, dans ce fichier, de noms de hautes personnalités du monde politique ainsi que la connaissance qu'avait le pasteur Doucé des faiblesses de ces personnalités ont un rapport plus ou moins direct avec l'enlèvement et l'homicide de celui-ci en 1990.

Quelques années avant son assassinat, il avait créé trois structures d'édition, dont l'une, Lumière et Justice, portait un titre d'allure volontairement maçonnique : Doucé faisait souvent état de son appartenance à la Grande Loge de France — dont il fut radié en 1982. Un ancien prêtre, Maurice Balland (né en 1914), qui avait connu la prison à cause de ses fréquentations intimes de jeunes garçons, lui servait de conseiller littéraire. Doucé décida la publication chez Lumière et Justice de la traduction française de *Costa Brava* due à Maurice Balland et Michel Erced. Balland n'étant pas néerlandophone, il paraît vraisemblable que Michel Erced l'était. Ce nom qui résonne comme un pseudonyme cache peut-être le patronyme de Doucé lui-même, qui connaissait très bien le néerlandais, pour être né en Belgique de parents flamands¹.

Sa mort, en 1990, empêcha l'édition chez Lumière et Justice de la traduction française du second roman de Frits Bernard, par Maurice Balland. *Minorité persécutée* parut en 1992, aux Pays-Bas, chez Enclave, la maison d'édition fondée par Frits Bernard lui-même comme fer de lance du mouvement international portant ce nom et créé à La Haye². Balland, n'ayant plus à ses côtés son aide néerlandophone, dut travailler sur la traduction anglaise de *Vervolgte Minderheid*, un procédé qui n'est pas sans désavantages.

¹ Cf. Françoise d'Eaubonne — *Le scandale d'une disparition. Vie et œuvre du pasteur Doucé*. Éditions du Libre arbitre, 1990. Préface de Gilles Perrault. Les « ÉDITIONS DU LIBRE ARBITRE » étaient l'une des trois structures d'édition créées par Joseph Doucé, la dernière portant le nom de Walter Rauschenbush.

² Le nom Enclave fut choisi pour rappeler la situation sociologique des pédophiles dans les sociétés occidentales. Créé à La Haye, le mouvement s'installa ensuite à Rotterdam. Cf. Frits Bernard — *The Dutch Paedophile Movement*. In : Joseph Geraci (édit. scient.) — *Dares To Speak. Historical and Contemporary Perspective on Boy-Love*. Norfolk, The Gay Men's Press, 1997. pp. 34-49.

Costa Brava : un scénario original

Rédigée à la première personne, *Costa Brava* a d'abord pour cadre la guerre civile espagnole (1936-1939). Le narrateur, Santiago Capmany, un Vénézuélien qui dirige dans son pays une société cinématographique, est venu passer ses vacances en Espagne ; plus précisément, il se trouve, au début du récit, en Catalogne. Santiago Capmany a loué un canot sur la *Costa Brava* et compte prendre quelques photos pour l'arrière-plan d'un futur film, lorsque éclate la guerre civile. Étranger, il estime ne pas être directement en danger, et prend soin de peindre en grand, sur sa voiture, le nom de son pays et de laisser flotter, sur l'aile gauche, un petit drapeau vénézuélien.

Un matin, alors qu'on entend au loin des coups de feu, il est abordé par un très beau garçon de douze ans, au regard de braise. L'enfant, qui se prénomme Juan José, est orphelin de mère et vient de perdre son père, un homme politique d'extrême droite, tué par les communistes. Attiré par la quiétude et la douceur qui se dégagent de l'adulte Santiago, il demande du secours à celui-ci. On devine que Santiago fera tout pour sauver le jeune Juan José. Il projette de l'aider à gagner la France, par la mer : à Perpignan réside en effet un oncle du garçon qui pourra le prendre en charge. L'aventure débute sur la route, car Santiago, qui transporte Juan José caché dans le coffre de sa voiture, doit d'abord rejoindre, sur la Costa Brava, la villa d'un compatriote vénézuélien, Esteban, qui lui procurera un petit bateau à moteur, ainsi que des provisions nécessaires pour la traversée.

La première partie du récit, au cours de laquelle les deux héros essuient une tempête en mer, s'achève sur une vision en plein brouillard : l'ombre fantomatique d'un navire approche ; une collision est inévitable.

La deuxième partie se déroule dix ans plus tard. À Caracas, le sieur Capmany est très occupé. Sur le bureau de son appartement, la photo de Juan José lui rappelle des souvenirs : la collision avec un navire français, puis le sauvetage de deux fugitifs et leur accueil en France. Santiago n'a pas pu obtenir que le garçon parte avec lui au Vénézuéla. Peu de temps après, rentré dans son pays, il a eu la douleur d'apprendre, par l'oncle de Perpignan, la mort de Juan José, provoquée par une maladie foudroyante. Santiago parvient, peu à peu, à surmonter sa souffrance et à « faire son deuil ».

Dix ans après, son travail l'occupe beaucoup. Il prend néanmoins une semaine de vacances. Alors qu'il se trouve à la terrasse d'un café, son regard est attiré par un jeune homme qui ressemble, par l'allure et les gestes, à

Juan José. La montre en or que porte cet homme est identique à celle que Santiago avait offerte au garçon, pour ses treize ans, fêtés en mer. Lorsque les regards de deux hommes se croisent, le doute n'est plus possible.

Juan José et Santiago se sont retrouvés... trop tard. À Juan José aussi l'oncle abominable avait joué un sale tour en lui faisant croire à la mort accidentelle de son sauveur. Juan José s'est marié, et néanmoins, il exprime à son grand ami le regret de n'avoir pas vécu dans sa totalité, avec lui, l'expérience amoureuse qui aurait fait de lui un homme riche d'un souvenir unique et inoubliable.

Costa Brava par rapport à son objectif didactique

Le scénario de *Costa Brava* est original, et les situations décrites parfaitement crédibles. Peut-on ajouter à ces deux qualités la vertu pédagogique, le roman s'adressant manifestement au grand public ? Je serai plutôt tenté de répondre par la négative, pour deux raisons : premièrement, le lecteur « non pédophile » n'a, pour remettre en question ses préjugés, que les déclarations d'un personnage créé par l'auteur ; or ces déclarations ne sont jamais que des regrets de la part d'un garçon devenu parfaitement « normal ». Le lecteur peut très bien estimer que la normalisation de Juan José a été rendue possible par la tactique perverse de l'oncle de Perpignan. Si au contraire le personnage de Juan José avait vécu, enfant, comme il le souhaite, toutes les dimensions d'une expérience amoureuse avec un adulte, quelle aurait été son orientation sexuelle ultérieure ? Le « lecteur ordinaire » n'est-il pas tenté de croire que Juan José ne serait pas tombé amoureux d'une fille et ne se serait pas marié ?

L'autre raison qui me fait douter des vertus pédagogiques de *Costa Brava* est son sous-titre : « nouvelle pédophile ». Ce sous-titre est une maladresse presque incroyable, puisque, affichée sur la couverture, elle constitue un repoussoir vis-à-vis de ceux, précisément, que le livre souhaitait convaincre. Le récit, en effet, est dénué de toute provocation. Si l'on excepte les regrets exprimés par Juan José adulte, le passage le plus érotique et le plus affriolant est un baiser que le jeune garçon dépose sur le front de son sauveur, après lui avoir confessé sa très grande affection... On peut dire, très sérieusement, que ce que *Costa Brava* a de plus provocant est son sous-titre. Ce sous-titre explique à lui seul la demande faite par la direction du « Salon de l'érotisme » auprès du pasteur Doucé, de

retirer *Costa Brava* du stand Lumière et Justice. Un tel fait—aberrant et même consternant lorsqu'on rapproche la pudeur du roman des audaces du Salon!—souligne l'échec de l'objectif pédagogique de Frits Bernard.

Deuxième volet, *Minorité persécutée* : l'auteur et son double

Le héros de *Minorité persécutée*, Frans Rivière, est très proche de Frits Bernard lui-même : ayant achevé ses études de fraîche date, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, Rivière est un jeune intellectuel qui a commencé une triple carrière de professeur (dans un lycée d'Amsterdam), de conférencier et d'écrivain. Son goût pour les garçons est précisé dès le premier chapitre : dans le train qui le ramène chez lui, il est troublé par la beauté et la douceur d'un jeune Belge aux yeux bleus et au sourire angélique qui partage son compartiment.

Un jour, le père d'un élève, M. Hendrix, bouleversé et furieux par les faits qu'il a découverts, vient demander conseil à M. Rivière. M. Hendrix a en effet constaté que son fils Louis rédigeait, en cachette, une lettre où il confessait ses tendres sentiments à l'égard d'un professeur. Rivière, troublé, choisit de poser d'abord des questions à M. Hendrix sur son fils Louis afin d'éviter de répondre, et propose un rendez-vous ultérieur.

En attendant, M. Hendrix décide de déplacer Louis et de l'inscrire dans un autre établissement, à Haarlem. Mais Louis, avant de partir, vient dire au revoir à son professeur... et lui avoue son amour. Les deux amis entrent en correspondance, c'est leur seule possibilité.

Quelque temps après, un médecin appelle Rivière et lui demande de passer de toute urgence à sa clinique voir un jeune accidenté qui, en état presque inconscient, ne cesse de répéter le nom de son grand ami. Le médecin, compréhensif, constate que son jeune malade, Louis Hendrix, ne peut surmonter les séquelles de son accident et reprendre goût à la vie que grâce au soutien chaleureux de cet homme.

Et en effet, Louis se remet de ses blessures et revit grâce à Rivière. Pour marquer ce retour à la vie, les deux amis vont se baigner, un jour de vacances caniculaire, sur une plage de dunes. Gagnés par la joie d'être ensemble, Louis et Frans s'embrassent. Lorsque Frans commence à caresser le corps du garçon surviennent deux policiers...

Le récit bascule : Rivière est arrêté. Il devient un simple numéro matricule, le n° 56, qu'on isole entre quatre murs en attendant son jugement. Il subit des interrogatoires humiliants, seuls événements de journées vides qui le laissent en proie à l'ennui et aux angoisses. Après quatre mois de ce traitement, son procès a enfin lieu. Les circonstances sont considérées comme aggravantes, parce que Rivière est professeur et que Louis, qu'il a « entraîné dans sa perversion », est son élève. Le jugement, rendu quinze jours plus tard, le condamne à dix mois de prison avec quatre mois de sursis.

Lorsque Rivière est libéré, il sait que sa vie est brisée : interdit d'enseignement, son passé rend problématique la recherche d'un nouvel emploi. Il songe à quitter son pays. La dernière scène du roman, par un jour gris, se situe sur les quais d'Amsterdam, où viennent accoster des ferries et d'où partent des bateaux pour des pays inconnus. Le lecteur est laissé, comme le héros, face à l'incertitude de la vie à venir.

Minorité persécutée par rapport à ses objectifs didactiques

Si l'on excepte son titre mal choisi (on croirait avoir affaire non à un roman, mais à un essai), *Minorité persécutée* atteint son objectif : toucher le lecteur, lui faire prendre conscience de l'iniquité et de l'horreur d'une loi qui ruine la vie d'un homme pour des futilités (à cette époque, l'article 248, en vigueur aux Pays-Bas depuis 1911, réprimait les relations sexuelles avec des mineurs de moins de 21 ans). Le héros est décrit comme un homme intelligent et équilibré — pour autant que les discriminations de son pays lui permettent un tel équilibre —, ce qui rend plus injuste, plus odieux et plus stupide son exclusion sociale et l'anéantissement de sa vie.

Dans sa description du long séjour en prison de Frans Rivière, l'auteur a su restituer l'enfer que représente, pour un honnête homme, bien inséré dans la société de son temps, l'enfermement entre quatre murs. Le lecteur compatit aux malheurs du héros et se révolte contre une loi qui mène à une telle injustice et à une telle absurdité.

Néanmoins, la qualité littéraire de *Minorité persécutée*, comme celle de *Costa Brava* (roman présenté à tort comme une « nouvelle »), pâtit d'une dimension inadaptée à ses objectifs, lesquels impliquent l'indispensable émotion du lecteur.

Un défaut commun aux deux romans : leur trop grande brièveté

Les 123 pages de *Costa Brava*, imprimées en gros caractères, se lisent très vite. *Minorité persécutée* est à peine plus long : 139 pages. Il faut d'ailleurs, pour un décompte exact, retrancher de ces totaux l'espace occupé par les belles illustrations dues au talent d'Aloyisus Heylaerts (respectivement six et huit pages) et les préface ou avant-propos. Nous avons donc affaire à des textes très courts, ce qui, vu leur objectif, est un défaut. Le lecteur n'a pas le temps de s'attacher aux personnages. Dans *Costa Brava*, la trahison de l'oncle de Perpignan aurait pu donner lieu à une exploitation romanesque plus habile, qui aurait permis de vraiment indigner le lecteur et de le ranger aux côtés de Juan José et de Santiago. De même, dans *Minorité persécutée*, le personnage de la mère de Louis, qui appartient à la police des mœurs (!) a si peu d'existence au début du récit (une simple mention de ses fonctions) que le lecteur n'est guère bouleversé lorsque, à la sortie de prison du héros Rivière, celle-ci vient le chercher pour le remercier d'avoir apporté le secours moral dont son fils avait besoin après son grave accident.

Des traductions inférieures aux originaux ?

On a vu que, si *Costa Brava* a été traduit directement du néerlandais, *Minorité persécutée*, en revanche, l'a été, indirectement, par le détour de l'anglais, comme cela arrive souvent pour les ouvrages écrits dans une langue exotique. Le procédé d'une double translation est à éviter pour des raisons évidentes. Pourquoi Michel Erced n'a-t-il pas concouru à la traduction du second roman de Frits Bernard, ce qui aurait été logique ? Cette défection surprenante du traducteur accreditte fortement l'hypothèse que « Michel Erced » n'est autre que le pseudonyme du pasteur Doucé. Or, une remarque que ce dernier signe de son nom, en introduction à *Costa Brava*, me paraît digne d'être relevée. Doucé, en effet, souligne combien les charmes de la langue néerlandaise sont difficiles à restituer en français. Il en appelle au témoignage des bilingues néerlandophones et francophones. Il faut reconnaître que le style des deux romans en notre langue est dépourvu de recherche, pour ne pas dire « plat », et qu'il frise même, par moments, la maladresse (ainsi, les propos des policiers qui surprennent Louis et Frans Rivière sur la plage sont assez insolites).

Si l'agrément de la lecture s'en trouve diminué, l'intérêt que l'on peut prendre à découvrir les deux œuvres de Frits Bernard, lorsqu'on est un esprit curieux, n'est pas anéanti, loin de là. Du reste, leur style dépouillé n'ôte pas aux romans tout leur charme. Il donne, en particulier, à leur fin — qui laisse le lecteur comme en suspension dans la continuité d'une vie sans objet, sans signification, puisque sans amour — une saveur particulière, inhabituelle, dont la trace persiste dans la mémoire du lecteur. *Costa Brava* et *Minorité persécutée* sont, par leur histoire, leur portée internationale, et par la volonté didactique de leur auteur, devenus des repères importants, à défaut d'être des classiques. ■

